

LE MARXISTE-LÉNINISTE

JOURNAL DU GROUPE POUR LA FONDATION DE
L'UNION DES COMMUNISTES DE FRANCE m.-l.

Été 1975

N° 8

3 FRANCS

sommaire

- AUTOMNE 1974
 - La lutte des soldats
 - Le mouvement des postiers
- PRINTEMPS 1975
 - Renault
 - Chausson

- LES MAOISTES
 - Les comités populaires anticapitalistes
 - Les écoles ouvrières marxistes-léninistes
- LES ORGANISATIONS DE MASSE
 - Le groupe Foudre
 - Les comités Martin Soares

Automne 74, automne 75

CRISE DU CAPITALISME, RIPOSTE PROLÉTARIENNE SOCIAL-FASCISME, MARXISME-LÉNINISME-MAOISME

Editorial

Est-ce que la crise, c'est le découragement du prolétariat, la peur du chômage, l'emprise renforcée des syndicats ? Toute notre expérience, dont ce journal témoigne, dit le contraire. La crise du capitalisme, c'est le moment où l'avant-garde ouvrière est en face de ses problèmes, de sa responsabilité historique.

Pendant quelques mois, l'opinion, les débris du mouvement révolutionnaire, croyaient au reflux, à la passivité ouvrière. Aujourd'hui, il doit être clair que le courant est renversé : le prolétariat est plus que jamais le grand lieu politique, la grande force de combat qui à la fois se rassemble (cumulation des luttes) et se divise (révolutionnaires contre syndicalistes).

Face à ce prolétariat travaillé de tension, de révoltes, et qui cherche sa voie, une bourgeoisie divisée, et par là même affaiblie : telle est la situation d'ensemble.

Ce qui se joue en profondeur aujourd'hui va plus loin que les vastes combats démocratiques d'après Mai 68. Avant-garde ouvrière consciente, qui veut s'approprier le marxisme, le léninisme, le maoïsme ; mouvement de masse riche, complet, divisé ; révisionnistes lancés dans la volonté de pouvoir ; réactionnaires classiques malmenés par la crise : voilà les choses excellentes, pour qui se plonge dans la complexité de classe du moment actuel.

LA BOURGEOISIE PROFONDEMENT DIVISÉE

A l'épreuve de la crise, les différentes fractions de la bourgeoisie se déchirent. Le Portugal aidant, l'union de la « gauche » se disloque. Côté majorité, l'opération « rassemblement centriste » souhaitée par Giscard piétine. Les clientèles bourgeoises, apeurées, veulent un Etat fort. Du coup, ce sont les godillots gaullistes qui reprennent du poil de la bête. Une sourde nostalgie pompidolienne travaille de camp réactionnaire : l'ajustement de la législation aux mœurs (avortement, etc.) a certes un peu calmé la petite bourgeoisie urbaine. Mais aujourd'hui, les tensions de classe grandissent, la bourgeoisie s'effrite : il faudrait de l'ordre, il faudrait des flics.

En vérité, l'appareil politique bourgeois est insidieusement malade (ce malade est déjà au plus mal en Italie et en Angleterre). Pourquoi ? Parce que l'unité de classe de la bourgeoisie est progressivement brisée par l'exaspération des concurrences capitalistes. Trop d'entreprises ruinées, trop de spéculations qui échouent, trop d'appétits monopolistes déchainés. Vers qui se tourner, quelle superpuissance tutélaire ? La Russie, les Etats-Unis ? Giscard oscille. Renforçant dans les faits la dépendance à l'égard de l'OTAN, il fait également des déclarations défaitistes devant le social-impérialisme (nous ne pouvons pas faire une défense européenne, dit-il, car les Russes ne seraient pas contents !).

A l'arrière-plan de tout cela, la guerre, menace objective grandissante.

LE PETIT FASCISME AU JOUR LE JOUR

Dans le désordre politique bourgeois, les barbouzes, les polices parallèles, les services d'espionnage et les truands au service du capital s'agitent. De prétendus « terroristes » circulent, protégés par tel ou tel groupe impérialiste. Les attentats et les règlements de compte fonctionnent comme des provocations réactionnaires, alimentant à la fois des campagnes fascistes contre « la violence » et la candidature du P.C.F. au rôle de Parti de l'ordre.

Dans les usines, le patronat voit venir l'époque des révoltes sauvages anti-capitalistes. Il s'efforce de consolider toute une logistique de milices, avec gardes, chiens, syndicats jaunes, mouchards, flics immigrés. Cet appareil, destiné en priorité à la répression du mouvement prolétarien anti-crise, sert aussi aux affrontements entre patronat fasciste et appareils syndicaux sociaux-fascistes : c'est l'affaire du « Parisien libéré », truands Amaury contre gros bras du syndicat du Livre.

Chapeautant le tout, l'Etat suit le mouvement peu à peu. L'intervention des flics, dans les grèves est systématique depuis l'automne 74. Le contrôle de l'immigration se resserre, avec son cortège d'affaires racistes.

Cette violence réactionnaire éduque le prolétariat, car dès aujourd'hui elle suscite la violence prolétarienne : bousculant les révisionnistes, les ouvriers d'Usinor ou de Chausson attaquent les provocateurs casqués et grenadés entretenus par l'Etat. Voilà qui est riche d'avenir.

Dans l'anarchie de l'économie capitaliste, lentement, de façon dispersée, parfois presque invisible, révolution et contre-révolution cumulent leurs forces.

LE SOCIAL-FASCISME DANS SES POMPES ET SES ŒUVRES

Il y a quelques années, toute l'opinion progressiste savait que le P.C.F. n'était pas une force révolutionnaire, pas même une force de classe ouvrière, mais une force d'ordre et de collaboration. Dans cette même opinion, beaucoup aujourd'hui hésitent à juger le P.C.F. sur le fond avec la même vigueur. On entend dire que « malgré tout, c'est mieux que la réaction », ou que « il n'y a rien d'autre », ou que « sans eux on ne peut rien faire ». La plupart des groupes « marxistes-léninistes » eux-mêmes ont rejoint les rangs du syndicalisme.

Nous disons à ces camarades : attention ! Vous êtes en train de tomber dans un traquenard redoutable. Vous prêtez la main à l'entreprise révisionniste au moment même où elle s'affirme vraiment, au moment où ses traits les plus réactionnaires sont, dans la pratique, une force agissante. Et vous faites cela quand l'avant-garde ouvrière, pour la première fois, prend clairement conscience et position contre le projet politique global du P.C.F.

Au fond, pourquoi ces hésitations, pourquoi ces tentations opportunistes vis-à-vis du P.C.F. et du syndicalisme ?

C'est qu'aujourd'hui, le P.C.F. ne collabore pas avec Giscard, ni même avec Mitterrand. Le P.C.F. est en rivalité ouverte avec eux. Le P.C.F. veut faire gagner son projet bourgeois propre, et par tous les moyens. De là ses airs durs, de là la tromperie, la fausse contradiction qui impressionne ceux qui s'en tiennent aux apparences immédiates. Aujourd'hui, il faut combattre le P.C.F., non pas d'abord en tant que complice des réactionnaires au pouvoir (comme Séguéy était complice de Pompidou à Grenelle en 68), mais en tant que rival hargneux et ambitieux de ces réactionnaires. La lutte du P.C.F. contre la clique Giscard/Chirac, c'est un règlement de compte entre deux conceptions bourgeoises différentes. Nous sommes donc obligés d'aller au fond des choses : il faut se prononcer sur tout le projet politique du P.C.F., et non pas seulement sur sa tactique. C'est là que le marxisme-léninisme est une arme essentielle, l'arme dont s'empare l'avant-garde ouvrière, parce que la conjoncture le lui impose.

Finalement, ce qui impressionne certains, c'est tout simplement que, de toutes les cliques bourgeoises, les révisionnistes sont les plus agressifs. Ils ont jeté le masque démocratique, ils crachent sur leurs « alliés » socialistes, se démentent dans les grèves, chauffent leurs troupes, agressent violemment les maoïstes. Ils croient avoir le vent en poupe.

Les élections italiennes ont montré qu'une fraction de la petite bourgeoisie, effrayée par l'inflation et l'anarchie parlementaire, se tourne vers les révisionnistes. Au Portugal, le P.C.P., dont la base de masse est restreinte, essaie pourtant de se cramponner au pouvoir, joue à fond les militaires du M.F.A., lance ses hommes dans la rue, même au prix de contradictions et de risques énormes.

En France, le P.C.F. mène sa contre-offensive dans un style « dur » : mobilisations syndicales répétées, hurlements pour la défense des « libertés », tentatives de corruption des ouvriers combattifs, volonté d'élimination physique des maoïstes, utilisation systématique d'un vocabulaire marxiste dévoyé, etc.

L'analyse des révisionnistes, c'est que la crise du capitalisme, l'affaiblissement de l'impérialisme américain, la division de l'Europe, le discrédit du parlementarisme, sont des facteurs qui, aujourd'hui, peuvent ouvrir la voie à une solution bourgeoise d'exception, une solution nouvelle, dont ils sont les seuls porteurs solidement organisés : un capitalisme bureaucratique d'Etat, intégrant de force le syndicalisme ouvrier, concentrant le Capital dans les mains de l'Etat, ayant pour idéologie officielle le faux marxisme, justification d'une dictature ouverte et impitoyable. C'est ce projet d'Etat qu'il faut appeler par son nom : le social-fascisme. Lui barrer la route est une tâche essentielle du camp de la révolution.

LE CAMP DE LA REVOLUTION

La hargne des révisionnistes est d'autant plus grande que la course de vitesse est engagée entre eux et l'avant-garde ouvrière : qui va diriger la révolte populaire anti-crise ?

Dès aujourd'hui, la lutte entre les deux voies prend corps. De grandes tensions de classe, porteuses de nouveau, précèdent les inévitables tempêtes anti-capitalistes et anti-révisionnistes. Les marxistes-léninistes-maoïstes forment les points d'appui organisés pour ces tempêtes.

De l'automne 74 à aujourd'hui, nous distinguons trois périodes :

1) D'abord, les luttes essentiellement démocratiques. Le mouvement de masse commence à se lever contre la crise : nous, maoïstes, comprenons alors que l'inertie n'est qu'apparente, que des grandes révoltes sont inévitables. Dans ces mouvements de l'automne dernier, il y a des souvenirs vivaces de Mai 68, une exigence importante de démocratie directe. Les maoïstes n'ont pas soutenu suffisamment cette réalité. C'est que les masses se laissent encore enfermer dans l'unanimité syndical, et épuisent ainsi leur force. Cette apparence est si forte que nous restons à l'écart. Du coup, ces mouvements sont pain béni pour les trotskystes, qui font le lit des syndicats et des révisionnistes : deux grands exemples : deux articles de ce journal, la lutte des soldats, la lutte des postiers.

2) Ensuite, des luttes de transition conjuguées où le projet social-fasciste d'embrigadement ouvrier s'affirme avec vigueur, où le P.C.F. crie victoire ; mais où la résistance prolétarienne existe, appuyée sur les acquis de programme et de révolte des années antérieures.

C'est Renault, notre troisième article. Cette fois, nous rectifions, nous nous emparons du nouveau, au prix de très sévères affrontements avec les nervis de la C.G.T. : prenant appui sur la résistance prolétarienne, traçant les démarcations de fond avec les révisionnistes, les maoïstes jouent leur rôle d'avant-garde.

3) Le commencement d'apparition d'un véritable mouvement de masse anticapitaliste complet, avec sa richesse politique développée, avec une gauche ouvrière rassemblée, qui s'oppose ouvertement, et aux révisionnistes, et à l'appareil d'Etat. Un mouvement de masse qui peut prendre appui sur une avant-garde regroupée autour des maoïstes, une gauche ouvrière qui tente de formuler son programme anti-crise. La grève de Chausson, notre quatrième article, est un symptôme pour cette nouvelle étape.

A travers tout cela, le prolétariat forge lentement sa subjectivité de classe de l'époque de la crise.

LES MARXISTES-LÉNINISTES-MAOISTES

Dans cette situation complexe, en évolution rapide, les révolutionnaires conséquents agissent dans trois directions.

a) Assurer la fusion du marxisme-léninisme et du mouvement ouvrier